

Joseph G. Bourget

Amour et patrie

Épisode de 1837



Prologue

MALGRÉ L'ANTIPATHIE toujours croissante, qui, en 1836, existait au Canada, entre les deux races française et anglaise, quelques familles étrangères

aux soucis de la politique, ne voulaient briser encore les liens de sympathie qui les unissaient. De ce nombre étaient les familles Benoît et Colson, toutes deux résidant à Saint-Denis, comté de Richelieu.

Monsieur Benoît, ancien marchand de Montréal, possédait une fortune considérable dont il consacrait la majeure partie à l'aumône et à d'autres bonnes œuvres. Sa maison était le refuge des pauvres, qui jamais ne frappaient en vain à sa porte. Il n'avait qu'une jeune fille qui n'était connue à Saint-Denis que sous le nom bien mérité de l'Ange de Saint-Denis.

Douée d'une grande beauté, ses traits purs et calmes attestaient la bonté de son caractère. Elle portait emprunts sur la figure les deux cachets de l'innocence et de l'intelligence. Aussi, était-elle partout aimée et respectée, et sa mère était jalouse de posséder un tel trésor.

La famille Colson se composait de monsieur et madame Colson et d'un fils unique, lieutenant dans un des régiments anglais stationnés à Montréal.

Ces deux familles, voisines l'une de l'autre, étaient unies par les liens de l'amitié la plus sincère. On vivait dans la plus grande intimité, on se quittait rarement, et chaque soir on faisait ensemble le reversi.

À l'exemple des parents, les deux enfants s'aimaient comme s'aiment un frère et une sœur. Ils passaient les journées l'un près de l'autre, et déjà le cancan traditionnel des commères assurait leur mariage.

C'était chaque jour de longues promenades dans la campagne, ils ne s'arrêtaient que lorsque la fatigue les y forçait, et s'asseyant alors, ils causaient jusqu'à ce que le soleil couchant vint leur dire qu'il était temps de retourner au logis. Les parents voyaient d'un bon œil cette amitié enfantine, et ils ne le leur accordaient que la vigilance dont on entoure ordinairement deux enfants de la même famille. Madame Benoît connaissait trop la loyauté des Colson pour douter un seul instant qu'Albert pût abuser de sa confiance.

Un soir du mois de juin, on fêtait madame Benoît, il n'y avait que quelques invités, et inutile de dire que la famille Colson était du nombre.

Albert décida de profiter de cette occasion pour ouvrir son cœur à celle qu'il aimait, depuis si longtemps en silence. Tout se passa gaiement, pendant le dîner, qui était splendide. Au sortir de table, Albert proposa une promenade à Léa, qui accepta avec son empressement ordinaire. Tous deux partirent, et se dirigèrent vers un joli bocage, à peu de distance de la maison. Lorsque la fatigue se fit sentir on s'assit comme d'habitude, et tous deux gardèrent le silence pendant quelques moments. Albert sentait battre son cœur, mais il n'osait le laisser parler.

— Mais qu'as-tu donc, Albert? dit tout-à-coup Léa, fatiguée de ce silence inusité; tu parais triste, t'aurais-je causé involontairement quelque peine?

— Non, reprit Albert, d'une voix demi tremblante. Mais, c'est que, vois-tu, j'ai à te parler sérieusement. Je ne puis plus le cacher, Léa, et te l'avouerai-je, cette idée m'effraie. J'ai peur, je tremble que cet aveu détruise, ou du moins refroidisse cette douce et heureuse intimité qui, jusqu'ici, a existé entre nous.

— Que veux-tu donc dire? demanda la jeune fille, à demi souriante. Tes paroles m'intriguent et excitent ma curiosité. Hâte-toi de m'expliquer ce mystère.

— Eh bien, oui, chère sœur, je veux tout te dire, ou mieux encore, je laisserai parler mon cœur. Que veux-tu, l'indiscret, il ne veut plus se taire.

— Mais, qu'est-ce donc, dis donc vite?

— C'est que jusqu'à ce moment nous nous sommes aimés d'un amour fraternel, d'une amitié sincère et dévouée, n'est-ce pas?

— Tu le sais mieux que moi, Albert...

— Oui, mais moi je ne t'aime plus ainsi...

— Que dis-tu? reprit la jeune fille d'une voix inquiète.

— Je dis que je t'aime d'amour et que mon seul rêve au monde est de te voir partager cet amour...

— Ne nous aimons-nous donc pas d'amour, que faire de plus, dis-le moi, Albert?

— Je veux aimer, Léa, mais avec l'espérance...

— Eh quoi?

— Eh! avec l'espérance qu'un jour tu consentiras à devenir la compagne de ma vie, que tu consentiras à porter ce nom qui est le mien.

— Oui, cher frère, je t'aime et je veux t'aimer comme tu le veux. Penses-tu que je puisse aimer un autre que toi?

— Merci, chère sœur, tes paroles me rassurent, mais, qui sait, peut-être un jour regretteras-tu de m'avoir donné ton amour?

— Jamais, Albert, non, je jure que jamais un autre n'aura cet amour que je ne donne qu'à toi seul.

— Et moi aussi, je te jure, dit Albert.

Un rayon du soleil, s'infiltrant à travers l'épais feuillage, vint éclairer la figure d'Albert, au moment où il levait la main au ciel, comme si le ciel eut voulu lui faire voir qu'il avait entendu son serment.

Tous deux reprirent le chemin du toit paternel, car il commençait déjà à se faire tard. Dès que Léa entra, sa mère, d'un coup d'œil, scruta les replis les plus cachés de son cœur. Dès que les invités furent partis, elle l'interrogea et l'enfant lui confia tout. Elle ne l'en blâma pas, mais elle lui recommanda la prudence, et d'être ce qu'elle avait toujours été jusqu'alors.

I

Après le calme la tempête

Albert et Léa s'étaient compris, leur amour augmentait chaque jour. Tout semblait les favoriser; il y avait dans la conduite des parents, un accord tacite qui semblait encourager cet amour né d'hier.

Léa entrevoyait l'avenir avec confiance, elle berçait sa jeune imagination de mille rêves de bonheur. Elle ignorait, dans son expérience de jeune fille, les déceptions de la vie, que le bonheur n'est qu'une poussière qu'emporte le moindre vent. Endormie dans le bonheur d'une joyeuse enfance, elle ne s'attendait pas à l'affreux né de la réalité. Tout allait pour le mieux, on ne songeait qu'au bonheur, lorsque ce ciel, jusqu'alors si serein, se couvrit tout-à-coup d'épais nuages.

Madame Benoît, qui jusqu'ici avait joui d'une bonne santé, fut subitement frappée d'une maladie de cœur dont elle mourut. Monsieur Benoît, qui aimait sincèrement sa femme, ne put se faire à l'isolement où le plongea cette perte.

Un jour que se proposait de retourner à Montréal, il annonça à Léa qu'il se proposait de retourner à Montréal, où elle irait au Couvent :

— Mais il faudra donc me séparer de vous, s'écria la jeune fille.

— Oui, mon enfant, il le faut. Je ne puis vivre en cette maison; cela me tue... Puis sa voix s'altéra et il fondit en larmes.

La jeune fille se jeta au cou de son père en disant :

— Soit, mon père, demain je serai prête.

Les préparatifs se firent dès le lendemain. Albert vint voir Léa qui lui annonça cette nouvelle. En attendant cette nouvelle, Albert resta atterré. Monsieur Benoît lui pressa la main en disant :

— Je comprends votre chagrin, Albert, mais consolez-vous, j'espère un jour je saurai vous prouver mieux qu'aujourd'hui, que j'ai su apprécier vos nobles qualités.

— Je ferai en sorte de me montrer digne de votre confiance, répondit Albert d'une voix émue. Puis donnant la main à Léa, il sortit, emportant du moins les paroles de monsieur Benoît pour le consoler.

Le lendemain, monsieur Benoît se rendit à Montréal, et Léa entra au couvent de Saint-Charles.

Une fois rendu, monsieur Benoît se livra de nouveau au commerce, par distraction plutôt que par amour du gain.

N'obtenant qu'un demi-succès, il se mêla activement de politique. C'était au temps où commençait à pétiller les premiers feux de la Révolution.

Monsieur Benoît, qui aimait son pays, se jeta aveuglément dans les conspirations qui partout prenaient des proportions alarmantes.

Trouvant là ce qu'il fallait pour tranquilliser son chagrin, il se montra un des patriotes les plus zélés. Ses discours, dictés par le vrai patriotisme, lui valurent l'admiration de ses concitoyens, tous jaloux de défendre leurs droits contre l'oppression de l'étranger.

Le 6 novembre, une émeute, qui éclata à Montréal, fut comme le signal de la lutte.

Tous les Canadiens se soulevèrent à la fois. Le gouverneur donna ordre aux troupes de se tenir prêtes, et Albert Colson reçut ordre de rejoindre son régiment à Montréal.

Le souvenir de Léa ne le laissait pas un seul moment. S'il rencontrait une jeune fille, il se représentait aussitôt sa fiancée séparée de lui par les grilles du cloître. Maintenant qu'il était à son devoir, il remerciait le ciel d'avoir su cacher un si précieux trésor, dans un de ces refuges impénétrables aux regards indiscrets des mortels. Ni la crainte, ni la jalousie ne pouvait du moins entrer dans son cœur.

Il espérait que les troubles seraient de courte durée, et que le calme se ferait bientôt. Douce erreur avec laquelle il endormait son jeune cœur, mais qui cependant fut de courte durée. Au lieu de diminuer, les troubles ne firent qu'augmenter.

Le discours de monsieur Papineau, à Stanstead, souleva tous les Canadiens des Cantons de l'Est. On se leva comme un seul homme, au cri de l'Indépendance : Vive Papineau!...

Le grand orateur regretta un instant d'avoir été aussi loin, mais il était trop tard, le coup décisif était porté.

Ce fut à Saint-Denis que se livra la première bataille. Les Canadiens patriotes commandés par le docteur Nelson, élevèrent partout des barricades : ils étaient à peu près huit cents hommes, dont cent à peine avaient des fusils. Les autres n'avaient pour se défendre que des faux, des haches et de mauvais couteaux de chasse. C'est avec d'aussi faibles armes qu'on voulait tenir tête à l'armée anglaise, qui avançait à grands pas vers Saint-Denis.

Le colonel Gore ne tarda pas à arriver avec cinq compagnies de troupes régulières, un détachement de cavalerie et une pièce d'artillerie. Il voulut prendre l'offensive en tentant la prise d'assaut d'une maison gardée par quinze Canadiens, mais il dut renoncer à ce projet. Il résolut alors d'engager la bataille. Le combat, qui dura deux heures, fut des plus terribles. Ce vétéran qui, comme il aimait tant à le dire, avait fait trembler l'aigle impérial à Waterloo, trembla devant cette poignée de braves, mal armés et mal disciplinés. Il dut reculer en laissant sur le champ de bataille un canon, une partie de ses munitions et plusieurs tués et blessés.

II

Bataille de Saint-Charles

Pendant que l'on triomphait à Saint-Denis et que les troupes anglaises fuyaient en désordre, effrayées de tant de courage, on faisait à Saint-Charles de nombreux préparatifs. On fit évacuer le couvent.

Mademoiselle Benoît dut aller se réfugier chez sa tante, qui demeurait à trois milles du couvent. Elle fut conduite par son oncle, qui était au nombre des insurgés.

Elle était là depuis deux jours, lorsqu'un soir qu'il pleuvait, elle entendit frapper à la porte et, sans qu'elle eût eu le temps de se lever, la porte s'ouvrit et un homme couvert de boue, les habits en désordre, entra précipitamment.

— Mon père, s'écria-t-elle, en se levant!

— Oui, mon enfant, répondit monsieur Benoît, en la recevant dans ses bras, et la pressant sur son cœur.

— Mais d'où venez-vous?

— Ma fille, je me suis fait le défenseur de nos droits outragés, la conscience a commandé, il a fallu obéir.

— Mais, mon père, s'écria Léa, en pleurant, vous ignorez donc que je n'ai plus que vous au monde; pourquoi exposer ainsi votre vie, que ferais-je donc, sans vous? Oh! de grâce, mon père, restez, restez auprès de moi.

— Je ne le puis, enfant, reprit le père d'une voix émue, je me dois à mes frères qui ont placé leur confiance en moi, je ne puis, je ne dois pas les tromper, laisse-moi, prie Dieu pour ton père. Il me préservera des dangers.

— Oh! mon père! restez...

— Adieu enfant...

— Mon père... et elle tomba évanouie dans les bras de sa tante. Lorsqu'elle reprit connaissance, son père était déjà bien loin. Il se rendit sans s'arrêter au camp des insurgés. Il apprit en arrivant que l'ennemi avançait et que ce chef des patriotes, le fameux Brown, craignant le combat, avait pris la fuite.

— Eh! bien, nous nous en passerons bien, s'écria-t-il, nous saurons combattre et mourir sans lui. Il fit dresser des retranchements autour du couvent et l'on attendit les ennemis.

Les troupes anglaises arrivèrent le lendemain, le vingt-cinq novembre. Les insurgés, tous mal armés, avaient, en outre, à lutter un contre dix. Ils firent des prodiges de valeur, mais ils durent céder sous le nombre. Ce fut un massacre général. Les Anglais, furieux de leur défaite à Saint-Denis, se vengèrent lâchement en tuant et massacrant tous ceux qui tombèrent sous leurs mains. On compta cent tués, trois cents soixante-douze blessés et près de trente prisonniers, au nombre desquels était monsieur Benoît.

On conduisit les captifs en un endroit sûr, et ce fut Albert Colson, lui-même, qui reçut l'ordre de les escorter. Monsieur Benoît qui, depuis longtemps, l'avait reconnu, alla droit à lui, et lui jetant un regard de haine, il lui dit :

— Vous, ici, monsieur, parmi nos ennemis? Allez, vous avez trahi l'amitié; allez, je vous méprise, maintenant que je sais vous connaître.

À ces paroles, Albert resta atterré; en vain, il chercha à s'expliquer, monsieur Benoît ne voulait rien écouter.

Le soir arrivé, les prisonniers, liés deux à deux, furent renfermés dans une petite bâtisse que l'on fit garder avec soin. Il était minuit. Monsieur Benoît, vaincu par la fatigue et l'émotion, allait succomber au sommeil, lorsqu'il vit quelqu'un s'approcher. Pensant, un instant, qu'on en voulait à sa vie, il se leva, et allait parler, lorsque le visiteur inconnu et masqué lui enjoignit de se taire, puis le débarrassant de ses liens, il lui tendit des habits :

— Allez, dit-il, prenez ce costume, et fuyez au plus vite.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et jetant à la hâte sur ses épaules l'espèce de manteau qu'il venait de recevoir, il sortit et gagna facilement un petit bois qui n'était pas loin. Albert, car c'était lui, avait cru tromper la vigilance, mais il comptait sans un vieux soldat, qui heureux enfin de pouvoir se venger d'Albert, qui lui avait fait infliger un long emprisonnement, avait suivi ses manœuvres, et qui alla de suite en informer le colonel, qui fit mander Albert.

Celui-ci essaya en vain à formuler quelques mots d'explication, mais il rendit son affaire pire, et il dut partager lui-même le sort des prisonniers. Une fois en sa prison il n'eut qu'une pensée : Léa, sa fiancée, dont il venait de sauver le père.

III

Bataille de Pointe-Olivier

On battit la campagne pour reprendre monsieur Benoît, mais en vain. Une fois libre, il courut sans désespérer et retourna au village. Il se rendit chez sa belle-sœur, où il entra comme une bombe.

— Du sang! s'écria Léa, en l'apercevant, seriez-vous blessé?

— Non, enfant, c'est le sang de mes frères égorgés par des bandits commandés par qui, penses-tu?...

— Mon père...

— Par Albert Colson...

— Que dites-vous, mon père?

— Je dis que cet homme n'est qu'un traître, un infâme, qui n'a pas rougi de prendre fait et cause contre nous, je le hais, maintenant, il le sait, oui, je l'ai maudit...

— Pardon, mon père, pardonnez-lui, n'a-t-il pas dû se rendre à son devoir? Que voulez-vous donc qu'il eut fait?

— Combattre à nos côtés...

— Mais il eut été parjure...

— Qu'importe!

Dans son excitation, monsieur Benoît ne savait plus ce qu'il disait.

— Écoute, enfant, reprit-il, cet homme ne doit être qu'un objet d'horreur, pour toi comme pour moi...

— Cet homme, cher père, est mon fiancé, je lui ai juré un amour éternel, Dieu a entendu ce serment, comment voulez-vous que je le haisse.

— Que dis-tu, malheureuse, ne parle plus ainsi, les temps sont changés.

— Les temps changent, mais un cœur ne doit pas changer, je ne puis haïr cet homme.

— Et moi je dis que jamais tu seras l'épouse d'un Colson.

— Très bien, mon père, dit la jeune fille, surprise de tant de sévérité, jamais je n'accepterai son nom, si telle est votre volonté; vous êtes maître de ma personne, mais jamais vous cœus n'appartiendra à un autre, votre autorité s'arrête là...

Son père surpris d'un langage si énergique, lui dit en la quittant :

— Fais donc comme tu voudras, adieu! adieu! pour toujours...

Léa voulut l'arrêter, mais il la repoussa presque avec dureté et il quitta la maison. Elle jeta un grand cri, et tomba évanouie...

Une fois dehors, monsieur Benoît prit un cheval et le lança à la course. Il arriva bientôt à la Pointe-Olivier, où il retrouva les insurgés placés en embuscade pour s'opposer au passage des troupes anglaises revenant victorieuses de Saint-Charles. Il se joignit à eux, et peu après s'engagea la bataille. Un instant on crut à la victoire, car bien que, un contre vingt, les Anglais surpris et effrayés commençassent à reculer, mais cette fois encore, on dut céder sous le nombre. Les insurgés écrasés, lâchèrent prise et s'enfuirent en laissant un grand nombre de prisonniers, au nombre desquels se trouva encore monsieur Benoît.

Il fut conduit à Montréal et renfermé dans la prison commune, qui déjà regorgeait de patriotes. Pendant le même temps, Albert Colson, accusé de trahison, subissait avec un courage héroïque une pénible captivité, à l'hôpital militaire, converti en prison pour la circonstance. Il se trouvait presque heureux d'être exempté de combattre les Canadiens qu'il aimait plus que les Anglais eux-mêmes.

Bien souvent, pourtant, il se laissait aller au découragement, en voyant anéantis, pour toujours, tous ses beaux rêves de jeunesse. Mais toujours, il désirait presque l'arrivée de jour, où se dresserait pour lui le funèbre appareil de l'échafaud. Bien des fois il tenta d'interroger ses gardiens et d'avoir quelques nouvelles du dehors, mais tous restaient dans un mutisme absolu. Il entendit un jour un grand tumulte, près de sa prison, il questionna son géôlier qui cette fois, daigna lui répondre; il lui dit que les troubles étaient finis et que les troupes anglaises venaient d'entrer dans la ville.

Tout était, de fait, à peu près fini. La nouvelle du désastre de Saint-Charles avait mis le découragement dans tous les cœurs. Les évêques et les curés avaient cru l'occasion belle d'essayer d'arrêter le fléau révolutionnaire, et l'insurrection s'apaisa d'elle-même. Partout on fit des assemblées, pour renoncer publiquement à la révolution.

La presse aida à calmer les esprits, et les vénérables prélats Lartigue et Signay réussirent, enfin, à arrêter ces malheureuses luttes.

Dès que les troubles furent apaisés, Léa, qui depuis longtemps, n'avait pas eu de nouvelles de son père, se hâta de venir à Montréal, pour s'assurer s'il vivait encore. Elle se rendit à la prison et demanda au géôlier si son père était du nombre des prisonniers. Sur sa réponse affirmative, elle demanda à le voir.

— Impossible, répondit le géôlier, nous avons les ordres les plus sévères de n'admettre personne auprès des prisonniers, avant leur procès, qui aura lieu bientôt. Léa quitta la prison et demanda encore et certaine, du moins, que son père vivait ensole.

IV

L'amour filial

Il y avait, en prison, une foule de prisonniers qui attendaient avec impatience que l'on décidât de leur sort. Lord Durham profita du jour du couronnement de la Reine Victoria, le 28 juin 1838, pour lancer une proclamation, accordant l'amnistie à tous les prisonniers accusés de crimes politiques, n'exceptant que quatre-vingts personnes, qui devaient s'embarquer à bord d'un navire et se rendre partie aux Bermudes, partie en Australie. Sa proclamation finissait en disant qu'après quelques années de déportation, ils pourraient avoir la liberté de revenir au pays. En apprenant cette nouvelle, Léa se rendit à Montréal dans l'espérance que son père et son oncle seraient de nombre des graciés. Sitôt arrivée, elle courut de suite à la prison et s'informa s'ils étaient en liberté.

— Non, répondit le géôlier, ces deux messieurs devront subir la déportation.

— Malheur! s'écria Léa, que cette nouvelle frappa comme un coup de foudre. Oh! ma mère, pitié pour votre enfant...

Puis, s'adressant au géôlier :

— Puis-je, au moins, les voir, un instant?

— Hélas! répondit cet homme, je le voudrais, mais il me faut obéir aux ordres, et je paierais de ma tête la moindre infraction dont je pourrais me rendre coupable.

— Merci, dit Léa, malgré mon désir de voir mon père, je ne veux pas vous exposer, et elle quitta le deuil au cœur.

Elle partit pour Saint-Charles, où sa tante l'attendait avec impatience pour savoir des nouvelles de son époux. Dès que Léa entra, elle vit, à la pâleur de ses traits, que toute espérance était perdue. Elle n'osa l'interroger et ce fut Léa qui put parler la première :

— Tout est fini, s'écria-t-elle, en pleurant, tous deux sont condamnés, que deviendrai-je, moi, que cet exil rend orpheline?...

— Sois sans crainte, reprit sa tante, nous ne nous séparerons plus, nous mêlerons nos larmes, puisque nos malheurs sont les mêmes...

— Merci, dit Léa, en l'interrompant, merci de votre bonté, mais je ne puis rester ici, pour le moment, mon devoir m'appelle ailleurs. Je vais me rendre à Montréal où je prendrai un chemin de bônhe, le père et moi, j'aurai peut-être, par ce moyen, le bonheur de les entrevoir et je viendrai de suite vous donner de leurs nouvelles. Adieu! priez pour eux, priez pour moi.

La tante voulut s'objecter à ce brusque départ, mais Léa ne voulut pas l'écouter, et elle partit de suite pour Montréal. Elle trouva une chambre tout près de la prison, mais elle chercha, en vain, à voir son père, tous ses efforts furent inutiles. Elle décida de profiter du voyage du gouverneur, à Montréal, pour aller se jeter à ses genoux et implorer le pardon de son père. Elle se rendit à son hôtel, et à la vue du gouverneur souriant, elle crut, un instant, être sûre du succès. Se jetant à ses genoux, toute en larmes, elle sollicita grâce pour son père et son oncle.

— Impossible, noble enfant, répondit le gouverneur, mon pouvoir ne peut s'étendre jusque-là; votre père et votre oncle sont des plus compromis; tout ce que je puis faire, c'est d'ordonner qu'on vous laisse votre fortune, qui devrait être confisquée, ce qui, du moins, saura vous garantir de la misère.

— Oh! pitié, s'écria Léa, au comble du désespoir, sacrifiez la fortune, mais rendez-moi mon père!...

Le gouverneur fut ému en voyant un cœur aussi dévoué, mais il ne put accéder à sa demande, et la pauvre jeune fille dut s'en retourner sans avoir rien obtenu.

Elle revint au logis, fatiguée, découragée. En arrivant, elle se jeta sur son lit sans se déshabiller : elle n'y resta qu'un instant, et se leva aussitôt, une idée lumineuse lui était venue.

— Émilie! s'écria-t-elle, en sautant du lit.

— Mademoiselle m'a appelée, dit en entrant une jeune fille qui, depuis longtemps à son service, l'avait suivie jusqu'à Montréal.

— Écoute, dit Léa; et elle lui fit connaître le projet qu'elle venait de concevoir. Ce projet n'était rien moins que de suivre son père en exil.

Au lieu de chercher à l'en détourner, la jeune servante sollicita la grâce de l'y accompagner. Léa remercia Dieu de lui avoir envoyé cette inspiration, et elle ne songea plus qu'à mettre son plan à exécution. Elle écrivit de suite au gouverneur, et lui demanda d'avoir passage à bord du navire qui devait mener son père en exil.

Le gouverneur lui fit répondre qu'il regrettait beaucoup de ne pouvoir consentir à cette nouvelle demande, mais qu'elle pourrait prendre passage à bord du *Neptune*, qui devait partir sous quelques jours pour la même destination. Dès le lendemain, Léa descendit à Québec avec Émilie, sa servante, et attendit là, le départ du navire : il était fixé au lendemain de celui du *Buffalo*, qui devait conduire les déportés au lieu de leur exil.

V

Le départ

C'était le soir du 15 novembre 1839. Il se faisait nuit, un vent glacial soufflait et accumulait les épais nuages les uns sur les autres. Le ciel était sombre et quelques lumières blafardes éclairaient à peine les rues étroites de Québec. Le silence de la nuit n'était interrompu que par le traditionnel : *Who comes there* des nombreuses sentinelles échelonnées le long des remparts. Tout était obscurité, tristesse, la nature semblait pleurer le sort triste des malheureux Canadiens qui, pour avoir voulu venger leurs droits outragés, allaient dès le lendemain, dire un éternel adieu à leur pays; pour lequel ils voulaient donner jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Dans une petite maisonnette située près du quai du Roi, on apercevait encore une faible lumière. Une croisée s'ouvrait de temps en temps, et une jeune fille jetait un regard inquiet dans la rue.

Depuis que minuit était sonné, elle se tenait là, immobile, près de cette croisée, tantôt pleurant, tantôt prononçant quelques paroles inintelligibles, comme si elle priait. Chaque fois que le pas alourdi de quelques marins, en retard, se faisait entendre, vite, elle refermait la croisée et se retirait en arrière. Jetant un dernier regard dans la rue, Léa, que l'on a sans doute reconnue, se tourna vers Émilie, assise près d'elle, et lui dit :

— On m'a pourtant assuré qu'ils devaient partir cette nuit; pourquoi ce regard; c'est que le vent est trop fort, peut-être, et qu'on a remis la partie au matin. Repose-toi, chère enfant, pendant que j'écrirai ma lettre d'adieu à ma tante.

Elle s'approcha d'une table demi-boiteuse et elle écrivit la lettre suivante :

Québec, 15 novembre 1839

Ma chère tante,

J'ai, en vain, cherché à les voir; je n'ai pu réussir. Tous deux partiront demain pour

l'exil. J'ai tout essayé, j'ai été me jeter aux genoux du gouverneur, tout a été inutile, ils devront partir. Le navire *Buffalo* est dans la rade et attend ses victimes. Ne m'en voulez pas, si sans vous consulter, j'ose entreprendre, moi-même, ce pénible voyage. J'ai passage sur le *Neptune* qui me conduira à Sydney. N'essayez pas à changer ma résolution, elle est inébranlable, et d'ailleurs, je serai déjà bien loin, lorsque vous recevrez cette lettre. Je laisse le pays presque avec bonheur, et je n'ai que deux regrets : de ne pouvoir faire ce voyage sur le même navire qu'eux, ensuite de partir sans vous voir encore une fois, mais le temps presse, il faut me résigner à ce dernier sacrifice. La pauvre Émilie ne veut pas me quitter et persiste à vouloir me suivre. Priez Dieu, chère tante, pour mon malheureux père, pour moi et... pour lui... Vous du moins, vous savez qu'il n'est pas coupable. Soyez assuré que je saurai vous remplacer auprès de mon cher oncle. Dieu aura pitié de moi et il me protégera dans ce pénible voyage.

Le gouverneur a consenti à me laisser ma fortune, que j'emporte avec moi, pour adoucir leur captivité, en sorte, qu'en arrivant, ils ne manqueront de rien.

Adieu, chère tante, adieu, priez pour nous.
Léa.

Elle venait de cacheter sa lettre lorsqu'elle entendit un bruit dans la rue.

— Émilie, s'écria-t-elle, en ouvrant la croisée, les voici.

Le jour allait se faire, on distinguait une foule compacte qui s'avavançait vers le quai.

— Ce sont eux, dit Émilie, je reconnais monsieur Benoît.

Léa, penchée à la croisée, regarda le triste cortège qui s'avavançait. Les prisonniers, liés deux à deux, marchaient en files sous l'escorte de quatre compagnies. Messieurs Benoît et Clermont marchaient les premiers. Ils allaient d'un pas ferme, et semblaient subir leur sort avec un courage héroïque. À cette vue, Léa se sentit faiblir, elle se leva en criant : mon père ! mon père ! Monsieur Benoît n'entendit pas et il passa sans l'apercevoir. Le cortège allait finir de défilier, lorsque Émilie cria tout à coup :

— Mademoiselle, vite, le voici, monsieur Colson. Ah ! lui aussi est du nombre.

Léa tressaillit en l'apercevant. Elle étendit la main vers lui en signe d'adieu et elle fondit en larmes. Albert l'aperçut et voulut s'arrêter un peu, mais les soldats le forcèrent à avancer.

Léa s'élança dans la rue suivie d'Émilie, elle voulut aller sur le quai, mais les portes se refermèrent, et les soldats la repoussant presque durement, elle revint à sa maison découragée et pleurant amèrement.

— Pauvre Albert, s'écria-t-elle, c'est pour moi, que tu subis cet exil, si au moins mon père le savait, il te bénirait au lieu de te maudire. Ah ! Grand Dieu, faites du moins que j'arrive assez tôt pour qu'il lui retire sa malédiction.

VI

En mer

Les prisonniers, une fois embarqués, furent enfermés dans la cale du navire. Ils restèrent ainsi pendant six jours, au bout desquels on leur permit de passer quelques heures du jour sur le pont. Tous se tenaient à l'arrière et tous jetaient un triste regard d'adieu vers le pays qui fuyait derrière eux. Albert, toujours isolé, se tenait à distance. Les patriotes frémissaient de colère, rien qu'à le voir. Il faisait en sorte de toujours éviter la rencontre de monsieur Benoît.

Quelques jours de navigation firent comprendre à ces malheureux ce qu'ils auraient à souffrir. Nourriture mauvaise et insuffisante, des nuits passées sans sommeil, dans cette cale où l'atmosphère était méphitique, telles étaient les moindres de leurs souffrances. Monsieur Benoît ne perdait pas courage. Toujours ferme, il dévorait en silence son chagrin, et jamais il ne se plaignait. Il sentait cependant ses forces diminuer chaque jour de plus en plus, au point que, ne pouvant plus se lever, on dut le transporter à l'infirmerie.

Un soir, tous les déportés contemplaient en silence, le coucher du soleil. Le ciel était serein, pas le moindre vent n'agitait les vagues, qui semblaient endormies. Le navire, arrêté lui-même, semblait se prêter à l'admiration générale. Les pauvres captifs admiraient ensemble ce spectacle nouveau pour eux. Albert, comme toujours, était seul près du grand mât. Il était plus pâle et plus triste que d'habitude. Il allait se retirer, lorsqu'il vit monsieur Clermont qui venait à lui. Il tendit la main à Albert en disant : — Tant de chagrin me touche, monsieur, pardonnez cette froideur qui a existé entre nous, je veux retrouver mon ami d'autrefois.

— Merci, monsieur, dit Albert d'une voix émue, votre action me rend presque heureux. J'ai bien souffert depuis cet instant où une terrible malédiction m'a été jetée, à moi qui ne la méritais pas.

— Pauvre Léa, dit monsieur Clermont, elle est bien malheureuse.

Ces dernières paroles éveillèrent en Albert tout un monde de souvenirs.

Il se rappela les jours passés à Saint-Denis, le soir, où pour la première fois, il avait dit à Léa qu'il l'aimait. Il fondit en larmes en s'écriant :

— Hélas ! le bonheur n'était que là, il ne lui ra plus pour nous...

Monsieur Clermont, en voyant ces larmes, lui serra de nouveau la main, en disant : la pauvre enfant, elle vous aime encore.

— Oui, mais son père m'a maudit, monsieur, et c'est cette terrible malédiction qui va me tuer, car je me sens affaiblir chaque jour.

— Le temps le ramènera peut-être à de meilleurs sentiments à votre égard. Il aime son enfant et il ne lui refusera rien, mais qui sait ? Elle ignore peut-être que nous sommes partis.

— Non, monsieur, elle était à Québec lorsque nous sommes embarqués.

— Que dites-vous ?...

— Je dis que j'ai vu mademoiselle Benoît dans la croisée d'une petite maisonnette, lorsque nous avons passé sur la rue Champlain...

La cloche l'interrompit, et l'heure du coucher étant arrivé, il fallut se séparer.

Le lendemain, le *Buffalo* jetait l'ancre dans la rade de Sydney. Il était sept heures, le soleil jetait une dernière lueur et semblait disparaître derrière les montagnes bleues.

Albert et monsieur Clermont étaient sur le pont et regardaient en silence ce pays, qui devait être leur nouvelle patrie.

— Ma foi, dit monsieur Clermont, c'est un joli pays, voyez donc ces maisons coquettement assises à l'ombre de hauts arbres, je pense que je me ferai bien vite à ce pays.

— Moi aussi, dit Albert, pourvu toutefois que l'on ne nous sépare pas, et que l'on ne nous envoie pas à une espèce d'esclavage, comme on fait ordinairement aux malfaiteurs que l'on envoie ici, pour s'épargner le trouble de les pendre.

— Mais ce serait de la barbarie, car après tout, quel crime avons-nous commis ? On ne peut nous faire partager le sort des malfaiteurs.

— Nous sommes courageux, dit Albert, quel que soit le sort qui nous est réservé nous saurons le supporter...

— Adieu, dit subitement monsieur Clermont, voici que l'on retire les malades de l'infirmerie, il me faut aller aider mon beau-frère, si nos bourreaux me le permettent.

On mit les embarcations à l'eau, et on commanda aux malheureux prisonniers de monter leurs valises.

Albert se trouva dans la même embarcation que monsieur Benoît, mais il se plaça de manière à ne pas être vu de lui. Ce dernier, couché dans le fond du canot, n'était plus reconnaissable, ses traits étaient altérés, ses yeux hagards ; l'âme ne semblait attendre qu'un souffle pour s'élever. S'adressant à monsieur Clermont, il lui dit :

— Je me sens mourir, mon cher Louis, il me faudra quitter cette terre, sans la voir, sans lui dire adieu. Pauvre enfant, pardonnez cet égarement d'un instant, je me suis laissé emporter par le courant, sans savoir où j'allais. Le désespoir, oui, le désespoir seul m'a conduit là...

— Ne vous laissez pas aller à ces sombres idées, dit monsieur Clermont ; non, vous ne mourrez pas, Dieu, qui veille sur l'orphelin, saura vous conserver à votre enfant, vous recouvrirez vos forces et vous retournerez bientôt au pays où vous retrouverez le bonheur perdu pour un instant.

Monsieur Benoît secoua la tête d'un air de doute, et il ne répondit pas. Quelques instants après, on arriva près du rivage. Le gouverneur était là avec quelques soldats, puis monsieur Polding, venu au-devant des exilés. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, le gouverneur donna ordre de transporter les malades à l'hôpital. Quatre soldats enlevèrent monsieur Benoît sur un brancard.

— Où allons-nous ? demanda monsieur Benoît à monsieur Clermont.

— À l'hôpital, répondit ce dernier.

— C'est donc là, que je mourrai, dit monsieur Benoît, qui s'évanouit aussitôt.

VII

À Sydney

Lorsque monsieur Benoît revint à lui, il tenta de se lever, mais les forces lui manquèrent, et il retomba sur son lit. Il crut, un instant, qu'il rêvait. Au lieu de se trouver à l'hôpital, il lui sembla être dans une jolie petite chambre propre et bien éclairée, qu'il était couché dans un bon lit, entouré de rideaux. Il ouvrit de nouveau les yeux et il jeta un cri de surprise. Ce n'était pas un rêve, il voyait près de son lit le même prie-Dieu qu'il avait chez lui. Monsieur Clermont était à son chevet, accompagné d'une religieuse, qui lui offrit une tasse contenant un cordial, qui ramena peu à peu ses forces.

— Que veut dire ceci, demanda-t-il, est-ce un rêve ? Oh ! laissez-moi rêver, alors je suis si heureux, et se tournant vers la sœur, il lui dit :

— Hélas ! j'ai bien souffert...

— Prenez courage, monsieur, reprit la sœur, vos souffrances sont finies, nos bons soins vous ramèneront à la santé.

— Ah ! non, ne me cachez rien, je sais que je vais mourir, et d'ailleurs, pourquoi vivrais-je ? Mieux vaut la mort, qu'une aussi pénible existence.

— Il ne faut pas désespérer ainsi de la Providence, reprit doucement la sœur, vous reverrez sous peu votre enfant.

— Ah ! n'essayez pas à m'abuser, je ne vois que trop l'impossibilité d'un tel bonheur... Il prononça encore quelques paroles inintelligibles, le délire s'empara de lui. Il revint peu à peu, et, regardant dans sa chambre, il s'écria :

— Mais que vois-je ?... Perdrais-je raison ?...

Il pâlit et il allait s'évanouir de nouveau, lorsqu'une jeune fille se précipita vers lui en criant : mon père ! mon père !...

Il y eut un long silence ; tous deux s'embrassaient sans pouvoir articuler d'autres paroles que : mon père ! mon enfant !

C'était une scène navrante ; tous les assistants pleuraient.

Ce fut Léa, qui, se remettant la première, lui dit :

— Me reconnaissez-vous, mon père ? C'est un songe ! répondait monsieur Benoît, encore dans le délire, laissez-moi rêver, oh ! de grâce, ne m'éveillez pas.

— Non, mon père, dit Léa, c'est moi, votre enfant, qui vous aime toujours.

Il se remit, enfin, et Léa lui raconta comment elle s'était rendue à Sydney. Vous serez, ajouta-t-elle, parfaitement libre ici, car j'ai obtenu du gouverneur que vous restiez auprès de moi.

— Noble enfant, s'écria monsieur Benoît, tu as bien su deviner que je ne pouvais vivre loin de toi, tu es accourue. Oh ! je veux vivre, l'exil me sourit, maintenant que je te sais près de moi.

À ce moment, le vénérable évêque Polding entra et la jeune fille le présenta à son père, en disant : Permettez mon père, que je vous présente monseigneur Polding qui, depuis longtemps, désire vous connaître. C'est grâce à lui, si j'ai pu réussir aussi bien dans ce que j'ai entrepris.

L'évêque serra cordialement la main de monsieur Benoît, en lui disant :

— Vous devez être bien heureux, monsieur, d'avoir une enfant aussi bonne et surtout aussi dévouée. Puis, il lui raconta tout le trouble qu'elle s'était donné, pour lui procurer, à son arrivée, tout le confort possible.

Puis, vint ensuite la pauvre Émilie, qui s'avança à son tour vers monsieur Benoît, qui lui dit :

— Ah ! je m'attendais à cela de toi, je savais que tu n'abandonnerais pas ta maîtresse.

— C'est assez d'émotions, dit alors la sœur hospitalière, il faut que le malade repose un peu. Tous quittèrent la chambre, seule la sœur resta près du malade qui, bientôt, reposa tranquillement.

Léa profita de ce moment pour sortir, et se dirigea vers l'hôpital, où tous les déportés avaient été conduits, en attendant que l'on désigna à chacun sa demeure et son emploi. Elle vit bientôt Albert qui parlait au gouverneur. Il la reconnut de suite, et il courut au-devant d'elle.

— Léa, s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion, mon cœur ne me trompait pas, lorsqu'il me disait d'espérer, que je vous reverrais encore. Mieux vaut mille fois l'exil, maintenant, mais laissez-moi demander votre pardon pour...

— Chut ! reprit Léa, ne parlez pas ainsi, je sais tout ce que vous avez fait pour mon père, c'est à moi de vous remercier...

En attendant cette voix aimée, qui depuis si longtemps n'avait pas résonné à son oreille, Albert sembla sortir d'un long sommeil. Il oublia toutes ses souffrances pour ne penser qu'au bonheur présent.

— Léa, continua-t-il, le gouverneur attaché à me dire que je te dois la faveur d'être attaché à son service, que ferai-je pour te remercier autant que tu le mérites.

— Assez, dit la jeune fille, je n'ai fait là que mon devoir, car ne devais-je pas m'intéresser au sort de celui à qui... elle n'acheva pas et se retira en courant. Albert l'avait comprise, il venait de voir qu'il était encore aimé.

VIII

L'amour après le dévouement

Dès que monsieur Benoît fut revenu à la santé, et qu'il fut assez fort pour sortir, Léa lui proposa de quitter sa chambre.

— Et où irons-nous, demanda-t-il ?

— Chez nous, en Canada, à Saint-Denis, dit la joyeuse enfant.

Le père sourit et il se laissa conduire. On arriva bientôt près d'une jolie habitation, située à quelques pas seulement de la maison du gouverneur.

— Que c'est joli, ici, dit le père, à la vue du charmant paysage qui s'offrit à lui !

— Cette demeure sera la vôtre, dit Léa, en souriant.

— Que veux-tu dire ?

— Que cette maison est à vous, c'est moi-même qui l'ai achetée pour vous.

— Mais comment as-tu pu acheter cette maison ?

— C'est qu'étant allée me jeter aux pieds du gouverneur, lors de son voyage à Montréal, je lui demandai grâce pour vous. Ne pouvant consentir à ma demande, il obtint du moins qu'on me laissât notre fortune, que j'ai emportée ici. Grâce à sa bonté, nous serons du moins à l'abri de la misère.

Tout en parlant, on arriva bientôt à la maison. C'était un endroit délicieux. Devant la maison coulait un ruisseau limpide et partout de beaux arbres à l'épais feuillage offraient un abri sûr contre les rayons trop ardents du soleil.

On entra, et quelle ne fut pas la surprise de monsieur Benoît en reconnaissant dans chaque chambre, les mêmes meubles que dans sa chambre de Saint-Denis. À cette vue, monsieur Benoît, ivre de joie, s'écria :

— Noble enfant, je vois que tu as tout fait pour adoucir notre exil. Tu avais bien raison, nous sommes réellement en Canada. Mais, demanda-t-il, en montrant une petite maisonnette située à côté, qui demeure là ?

— Albert, dit Léa, en essayant de deviner quel effet produirait sa réponse.

— Ah ! c'est lui, dit monsieur Benoît, nous aurons beau à le visiter alors...

À ces paroles, Léa sauta au cou de son père, tous deux s'étaient compris...

On se fit bientôt à la nouvelle patrie. Monsieur Benoît, complètement guéri, se mit à travailler la terre et il devint bientôt propriétaire de grands champs en culture qui lui rapportèrent de gros revenus. Monseigneur Polding venait souvent visiter la famille, qu'il aimait beaucoup. Le bonheur revenait peu à peu. Seule, Léa, restait triste et rêveuse. Depuis le premier jour, son père avait deviné les causes de cette mélancolie, et il résolut un beau jour d'y mettre fin.

Un matin, qu'il faisait bien beau, il proposa à Léa une promenade dans la campagne. Elle accepta de suite, et tous deux partirent. On fut quelque temps sans parler, ce fut monsieur Benoît qui engagea la conversation.

— Ma chère enfant, lui dit-il, je remarque, depuis notre arrivée, que tu es plongée dans une mélancolie qui m'effraie. Je le sais, il manque quelque chose à ton bonheur.

— Que voulez-vous dire mon père, je n'ai d'autre bonheur que de vous voir heureux.

— Très bien, enfant, mais tu ne peux me tromper ; tu aimes ton père, oui, mais n'aimes-tu que lui ?

La jeune fille rougit, et ne répondit pas... Monsieur Benoît continua :

— Tu as donné trop de preuves de dévouement pour que je sois plus longtemps un obstacle à ton bonheur.

— Eh bien, oui, je l'aime mon père, mais je ne veux qu'obéir à votre volonté, dussé-je sacrifier mon propre bonheur.

— Et si c'est ma volonté que tu le maries, enfant, je reconnais mes torts ; je lui dois d'avoir été mis en liberté, une fois, je dois aller de suite l'en remercier.

Tous deux se dirigèrent vers la demeure d'Albert, qui était assis sous un arbre occupé à lire. Il se leva à leur approche, et monsieur Benoît lui tendit les bras, en lui disant :

— Pardonnez tout, Albert, c'est moi qui suis le seul coupable. Oublions le passé, soyez mon ami, Albert, soyez mon fils.

Albert se jeta dans ses bras, en s'écriant :

— Ah ! merci, monsieur, merci, ma seule crainte était de mourir sans être pardonné. Dieu m'a exaucé, je l'en remercierai chaque jour. Je chéris mon exil, maintenant que je sais avoir reconquis votre amitié et celle de mademoiselle Benoît...

— Que vous n'avez jamais perdue, dit Léa, en s'avançant à son tour.

— Merci, dit Albert, en versant des larmes de bonheur.

— Je dois, reprit monsieur Benoît, couronner dignement ce jour. Puis, prenant la main de Léa et celle d'Albert, il dit :

— Vous vous aimez depuis longtemps, enfants, soyez mes deux enfants, je vous fiance ; à vous deux de fixer l'époque de votre mariage.

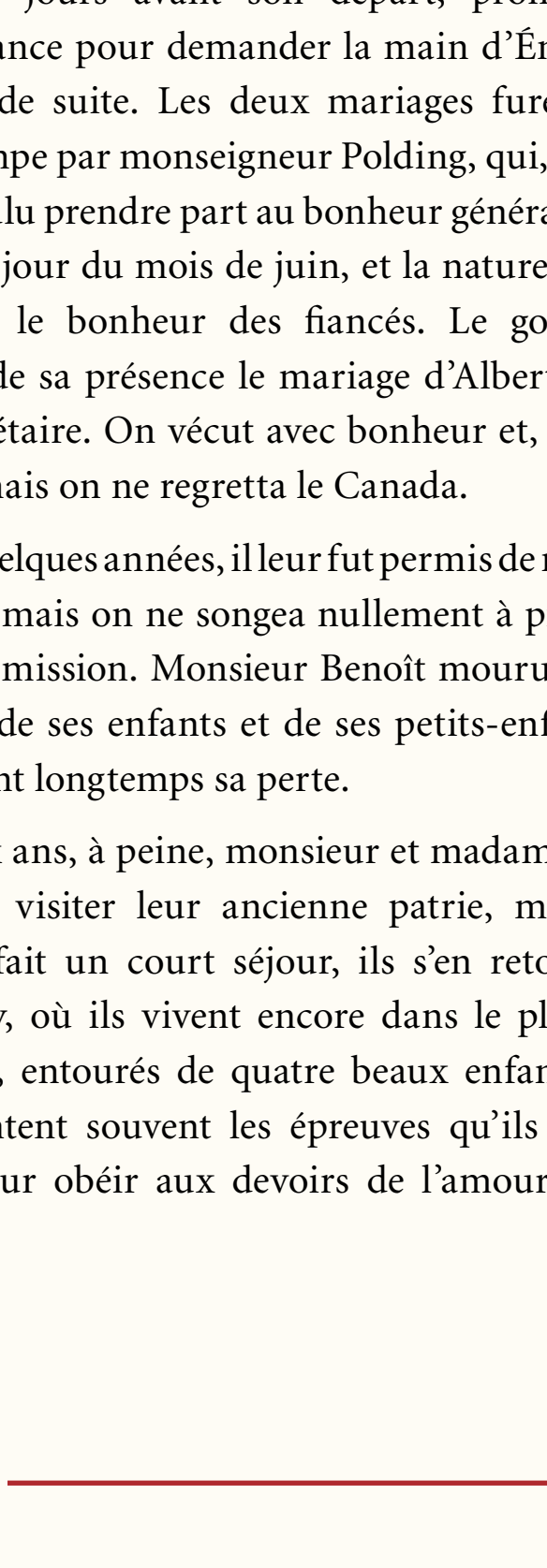
Albert reçut sa fiancée, rougissante de bonheur, dans ses bras, et il déposa sur son front candide un baiser brûlant d'amour.

Épilogue

Monsieur Clermont, dont la femme était morte quelques jours avant son départ, profita de la circonstance pour demander la main d'Émilie, qui accepta de suite. Les deux mariages furent bénis avec pompe par monseigneur Polding, qui, lui aussi, avait voulu prendre part au bonheur général. C'était un beau jour du mois de juin, et la nature semblait partager le bonheur des fiancés. Le gouverneur honora de sa présence le mariage d'Albert, devenu son secrétaire. On vécut avec bonheur et, dois-je le dire, jamais on ne regretta le Canada.

Après quelques années, il leur fut permis de retourner au pays, mais on ne songea nullement à profiter de cette permission. Monsieur Benoît mourut en 1859, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, qui pleurèrent longtemps sa perte.

Il y a dix ans, à peine, monsieur et madame Colson venaient visiter leur ancienne patrie, mais après y avoir fait un court séjour, ils s'en retournèrent à Sydney, où ils vivent encore dans le plus grand bonheur, entourés de quatre beaux enfants, à qui ils racontent souvent les épreuves qu'ils eurent à subir pour obéir aux devoirs de l'amour et de la patrie.



Amour et patrie, épisode de 1837
extrait de *Passetemps sur les chars*,
de Joseph G. Bourget

a été publié par La Concorde,

à Trois-Rivières, en 1880

ISBN : 978-2-89668-299-7

© Vertiges éditeur, 2010

— 0300 —

Dépôt légal – BANQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org